

Car c'est toujours la même étoile, un conte de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1917

- Triste vie ! soupire Sébastien Folage en brossant à coups rageurs la tunique bleue de son uniforme. Triste vie ! Se lever à six heures, déjeuner, diner puis souper et retourner au lit pour recommencer le lendemain ! E voici sept mois que cela dure sans changement, toujours dans le même ordre !... C'est à devenir fou !... L'écureuil en cage qui tourne sa roue est plus heureux que moi ! Si au moins, de temps à autre, le programme subissait un accroc... mais il n'y a pas de risque ! La terre tournerait plus facilement en sens contraire ! J'en viens presque à me souhaiter un bon accident : côte enfoncées, tibias rompus, œil poché, pour me forcer à sortir de cette routine assommante !

- Heu ! Sébastien, ne va pas plus loin que ta pensée ; tu n'es pas de Marseille pour exagérer ainsi, reprend Alcide Cristol, fort occupé à raser son visage recouvert de savon.

- Comment peux-tu plaisanter encore, Alcide ? La vie n'est pourtant pas couleur de rose, que je sache. Nous voilà internés sans espoir de libération, ou aux siècles des siècles, quoi. Y -a-t-il de quoi rire ?

- Allons ! allons ! vieux copain, à quoi bon grommeler ? Cela n'enlève pas un seul pli de ton uniforme et ne diminue pas d'une seconde les soixante minutes de l'heure. *Alea jacta est*, comme dit le capitaine. Il faut prendre son parti et acceptez gaîment les choses quand elles viennent. Le grand art, vois-tu mon petit, c'est de ne rien bousculer et de dire comme les gens de ce pays : « On verra voir... on a bien le temps ! »

- Ah ! oui, Alcide, ils peuvent bien prendre leurs loisirs, ces honnêtes bourgeois qui ont la chance d'être chez eux, de vaquer à leurs affaires, de voir grandir leurs enfants et d'accompagner leurs vieux au cimetière, tandis que nous !...

- Aimerais-tu mieux peut-être retourner sur le front et te retrouver à Verdun, dans cet enfer où la mitraille pleuvait plus fort que la grêle en août ?... Cela te plairait-il d'être encore une fois renversé comme un fétu et de cogner les morts en tombant ?

- Je ne parle pas de Verdun, tu le sais bien, Alcide ; rien que d'y penser me donne la chair de poule. Ah ! quelles journées ; on vivrait cent mille ans que le souvenir atroce demeurerait toujours dans le cerveau... Non ! ce que je veux dire, c'est qu'on s'ennuie à mourir dans ce vallon enfermé entre des montagnes. On ne voit rien que des rochers, des sapins et encore des rochers. L'autre jour, le maréchal des logis disait que pour voir un coin de ciel, il faut se coucher sur le dos ; il avait bien raison. On étouffe, dans cette prison aux barrières de glaciers et de neiges éternelles ! Quand je songe à notre Tourraine si verte et si prospère, aux larges horizons, aux arbres courbés sous le poids des fruits, dans ma poitrine mon cœur saute de tendresse aussi fort que les grenades à main, là-bas, aux avant-postes !

- Farceur ! qui compare le cœur à une grenade ! Pas flatteuse, ton image !

- Pourtant c'est ainsi. ! Ah ! mon cher, si tu savais combien je désire retourner au village, là-bas, revoir les vieux parents... Nous étions cinq fils pour cultiver le domaine et faire marcher le moulin. C'était joyeux, chez nous ! La mère riait tout le jour, et nous chantions comme des merles au temps de la vendange. Les passants diraient : « Sont-ils heureux ! » Ils ne se trompaient pas. Hélas ! aujourd'hui la roue du moulin ne tourne plus et les champs sont en friche. Comment le père, tout seul, pourrait-il faire face à la besogne ? La guerre a pris tous les jeunes bras. Maintenant, quelque part en Argonne ou en Alsace, s'alignent quatre tombes. On ne sait pas où ; la mère ne pourra pas même aller y prier quand revient le jour des morts... et je reste seul ! Ah ! maudite guerre, dévoreuse des familles et des bonheurs tranquilles !

- Allons ! mon vieux, ne t'en fais pas ! ... Du courage, que diable, et sus aux papillons noirs ! Pour le moment on est à l'abri des pétards et de ces indiscrets avions ; on mange la soupe de l'Etat. Que veux-tu de plus ? C'est l'étape !...

- Mais un peu longue, ton étape, dans ce lugubre pays de montagnes !

- Je ne conteste rien ; cette vallée est étroite pour des fils de la plaine. Pourtant elle vaut bien le camp des prisonniers. Là-bas, avec des fils de fer barbelés... Te souviens-tu ?

- Ne m'en parle pas ; j'ai déjà le cœur assez gros en pensant qu'il va falloir pour la quatrième fois fêter Noël loin de la maison. Ah ! misère !

- Noël, mon vieux, c'est toujours Noël où que ce soit ; l'étoile reste la même et l'enfant aussi. Seuls les nuages et les bergers changent de figure et d'aspect selon les temps et les pays. Là-bas, chez nous, ils ont les habits tourangeaux ; ici, les bergers auront un peu changé d'accent, mais cela ne fait rien à la chose. L'essentiel, c'est que l'adoration vienne du cœur. Tu verras, ami Sébastien, les fêtes seront meilleures que tu ne penses et il y aura de la joie aussi pour nous, les internés.

La cloche du déjeuner qui tinte, rapide, interrompt le dialogue. Vite il faut descendre, car on est soumis au règlement militaire, et bien que Mme Adélaïde, l'hôtesse, soit de bonne composition, le sous-officier surveillant ne badine pas avec la pendule. Une longue captivité au pays de la discipline à outrance a fortifié encore la rigidité extrême du caporal.

Dans le réfectoire blanchi à la chaux et orné de lithographies, la longue table aligne ses couverts. Folage et Cristol, amis d'enfance et camarades de dortoir, se retrouvent côte à côte. Inséparables malgré leurs caractères opposés, ils s'aiment tendrement, peut-être à cause de ces contrastes. Alcide, qui étudia jadis les rudiments de la physique, ne manque jamais de faire observer que les électricités contraires s'attirent. Autant l'un est joyeux, enthousiaste, communicatif, autant l'autre se plaît à broyer du noir et à s'enfermer en une coquille de réserve froide, hérissée de boutades souvent peu aimables. Au demeurant, un cœur d'or, excellent patriote, héroïque sans forfanterie, fidèle aux principes d'honneur et fils dévoué aux vieux parents.

M. le docteur vient cet après-midi pour la visite sanitaire, fait Mme Adélaïde en apportant la soupière. Il paraît qu'on organise un nouveau convoi de rapatriement.

- Toujours ces sempiternelles corvées qui ne mènent à rien, bougonne Sébastien. Ne peut-on pas nous laisser tranquilles ?

- Tais-toi ! souffla Alcide. Qui sait si aujourd'hui tu ne recevras pas ton billet de rapatriement ?

- Ah ! baste ! ne me conte plus de folies.

* * *

Grave ainsi qu'il convient à un homme de l'art dispensateur de la liberté à ceux qui soupirent en exil, le docteur examine les cinquante soldats internés chez Mme Adélaïde. Il s'agit de choisir ceux qui n'ont plus rien à faire en Suisse. Tous on passé déjà ; il ne reste plus qu'Alcide Cristol. Le sourire aux lèvres, il entre en boitillant à cause d'un pied fort malmené par un obus.

- Hé l'ami, fait le docteur, la santé marche ! Ca se voit ! Je suis content et, pour vous donner une jolie petite dragée de Noël, savez-vous quoi ? Non ! ... Eh bien, mon brave, la déclaration de rapatriement...

Ah ! docteur, que me dites-vous ? Quelle immense joie ! balbutia Alcide, suffoqué, je n'aurais jamais osé croire... Mais soudain une ombre de tristesse éteignant le feu du regard clair, il demanda en hésitant : « Et mon camarade, Sébastien Folage, viendra-t-il aussi ? »

- Pas avec ce convoi ; il reste encore. Le nombre des rapatriés est assez limité. Nous sommes au complet. Je ne puis pas en prendre un de plus.

- Oh ! fait Alcide, quel dommage ! comme il va être malheureux, il aimerait tant rentrer au pays !...

Puis, au bout d'un moment, à voix basse, comme l'enfant qui demande une grande faveur :

- Monsieur le docteur, vous êtes bon, je le sais, et vous avez encore votre mère. On vous rencontre quelquefois avec elle ; vous lui donnez le bras et vous marchez tout doucement à son pas. On voit que vous l'aimez bien... Mettez-vous à la place de Sébastien ; il a aussi une mère et un père qui sont tous seuls, là-bas en Touraine. Les quatre fils sont morts ; leurs tombes ne sont pas retrouvées. La maison est vide et le moulin ne marche plus. Figurez-vous comme ce Noël sera triste pour les deux pauvres vieux ! Alors j'ai pensé... (ici la voix d'Alcide baisse tout à coup), que si vous êtes d'accord, on pourrait entre les deux, leur préparer une joyeuse fête, et à Sébastien aussi !...

Puis, comme le docteur ne comprenait pas et se taisait pour attendre une explication, l'autre reprit tout d'une haleine à la façon d'un élève qui récite la leçon :

- Changez les noms sur les certificats de rapatriement, M. le docteur, et à la place d'Alcide Cristol, écrivez : Sébastien Folage. Je resterai et lui pourra partir !

- Vous, rester !... quand la liberté est là !... En voilà un original !

- Qu'est-ce que cela coûte, puisque je ferai plaisir à deux vieux et à un camarade !

L'accent de Cristol était si persuasif que le docteur se laissa toucher.

- Eh bien ! mon brave, je suis d'accord. Seulement ne regretterez-vous pas ?

- Ne craignez rien ; je ne veux pas y penser. Mais encore une prière : que Sébastien ne sache jamais que nous avons arrangé l'affaire ensemble !...

- Oui ! oui ! c'est compris. Toujours le vieil adage : Que ta main gauche ne sache pas ce que fait la droite ! Folage ne saura rien et pensera que, si je le désigne après coup, c'est pour compléter ma liste. Entendu !

* * *

Deux jours plus tard, la pension de Mme Adélaïde était en rumeur ; trente internés s'apprêtaient à rentrer au pays. Parmi ces visages radieux, aucun sans doute n'exprimait un contentement aussi profond que Folage. Impossible de reconnaître en cet homme heureux le misanthrope revêché d'autrefois. Il exultait, positivement :

- Tu comprends, disait-il à Alcide qui l'accompagnait à la gare, je suis un peu fou de joie. Depuis si longtemps j'attendais... et après cette dernière visite sanitaire encore j'étais désespéré ! Heureusement que la liste n'était pas complète ! Ce brave docteur ! A-t-il été miséricordieux de me prendre ! Il aurait tout aussi bien pu en choisir un autre... toi par exemple !... Oh ! songer que dans trois jours j'embrasserai la vieille mère et que je serai à la maison, au pays !... Quel beau Noël nous allons avoir !...

Puis, un remords lui montant au cœur à la pensée de l'ami qui va rester exilé :

- Mais toi, mon pauvre Alcide, que vas-tu faire ici ?

Avec un imperceptible effort pour sourire, l'autre dit en haussant les épaules :

- Ne t'inquiète pas ; Alcide Cristol sait toujours se tirer d'affaire. Cela me fait tant de bien de te sentir heureux ! D'ailleurs, c'est comme je te disais l'autre jour : « L'étoile de Noël est la même ici qu'en Tourraine, et c'est aussi le même Enfant. Il ne faut pas chercher autre chose ».

Le train étant arrivé, les deux amis se sont donné une dernière accolade, puis tout est redevenu silencieux dans la vallée montagnarde où l'hiver règne. Tandis que Sébastien, radieux, rêve en un coin de son wagon à la joie du retour, Alcide, le cœur un peu gros et les yeux mouillés, regarda l'horizon empourpré derrière lequel le soleil vient de disparaître.

Une grande paix descend des montagnes ; la rivière chante son éternelle chanson aux rochers et aux buissons. Alors calmé, Alcide murmure :

- Ce brave Sébastien, comme il était content ! Il ne sait pas qu'il a pris ma place ! Mais il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, je suis plus heureux que lui !

Alors, tournant le dos à la gare, Cristol reprit allègrement le sentier qui monte à la maison de Mme Adélaïde. Au ciel, vers l'orient, paraissait la première étoile. Claire et scintillante, elle était comme une promesse de l'aube prochaine.

Mme H. Gailloud